27 « Le 12, je fus présenté à Ali-Pacha. Le visir me reçut dans une grande pièce pavée de marbre; il y avait au centre un jet d'eau. Il me reçut debout, compliment extraordinaire de la part d'un musulman, et me fit asseoir à sa droite. La première question qu'il m'adressa fut pourquoi, si jeune encore, j'avais quitté mon pays. Il me dit alors que le résident anglais lui avait appris que j'appartenais à une grande famille, et me pria de présenter ses respects à ma mère, ce que je fais maintenant au nom d'Ali-Pacha. Il me dit qu'il avait la certitude que j'étais d'une illustre naissance, parce que j'avais les oreilles petites, les cheveux bouclés et de petites mains blanches. Il me dit de le considérer comme un père tant que je resterais en Turquie, ajoutant qu'il me regardait comme son propre fils. Et, en effet, il me traita tout à fait comme un enfant, m'envoyant des amandes, des sorbets sucrés et des bonbons vingt fois par jour. Après le café et les pipes, je me retirai. » *B.*

28 M. Hobhouse représente le visir comme un homme trapu, d'environ cinq pieds cinq pouces, très gras, la mine fort agréable, teint clair, visage rond, yeux bleus et vifs, fort éloignés de la gravité turque. Le docteur Holland compare la vivacité qui perçait à travers l'extérieur habituel d'Ali au feu d'un poêle brûlant avec force sous une surface unie et polie. Quand le docteur revint d'Albanie, en 1815, il apporta à lord Byron une lettre du pacha. « Elle est en latin, » dit le poëte, « et commence par *Excellentissime nec non carissime*, et se termine par la demande d'un fusil qu'il désire qu'on lui fasse faire. Il me dit que le printemps dernier il a pris une ville ennemie où, il y a quarante ans, on avait traité sa mère et ses sœurs comme miss Cunégonde fut traitée par la cavalerie bulgare. Il prend la ville, choisit tous les survivants des enfants, petits-enfants, etc., de cet exploit, formant en tout environ six cents, et les fait fusiller devant lui. Voilà pour le très cher ami. »

29 Le sort d'Ali fut précisément tel que le poëte l'avait prédit. Sa tête fut envoyée à Constantinople et exposée aux portes du sérail. Comme le nom d'Ali avait fait beaucoup de bruit en Angleterre, en conséquence de ses négociations avec sir Thomas Maitland et peut-être aussi de ces stances de lord Byron, un marchand de Constantinople crut faire une excellente spéculation en achetant sa tête pour la faire exposer à Londres. Mais ce projet fut déjoué par la piété d'un vieux serviteur du pacha, qui offrit au bourreau une somme plus forte, et donna à cette dépouille de son maître une sépulture décente.

30 Tambours.

31 Ces stances sont tirées en partie de diverses chansons albanaises, autant du moins que j'ai pu les comprendre dans le romaïque et l'italien des Albanais.

32 Nom de l'un des fils d'Ali-Pacha.

33 Cavalier musulman.

34 Porte-glaive.

35 Byron dit en parlant de Constantinople : « J'ai vu les ruines d'Athènes, d'Éphèse et de Delphes; j'ai traversé une grande portion de la Turquie, plusieurs autres parties de l'Europe et quelques-unes de l'Asie, mais jamais aucune œuvre de la nature ou de l'art n'a produit sur moi autant d'impression que le tableau qu'on découvre à gauche et à droite depuis les Sept-Tours jusqu'à l'extrémité de la Corne-d'Or.

36 « *Siste, viator, heroa calcas.* » C'était l'épitaphe écrite sur la tombe du fameux comte Merci. Quels ne doivent pas être nos sentiments quand nous foulons le *tumulus* des deux cents qui tombèrent à Marathon ! Le principal monticule a été récemment ouvert par Fauvel ; cette excavation ne fit découvrir que peu de reliques, à l'exception de quelques vases, etc. On a offert de me vendre la plaine de Marathon pour la somme de 16,000 piastres, environ 900 l. st. (22,500 fr.). Hélas ! — « — *Expende quot libras in duce summo — invenies !* » Est-ce donc là tout ce que valait la cendre de Miltiade ? Vendue au poids, elle eût rapporté davantage. *B.*

37 Cette stance fut composée le 11 octobre 1811. Ce jour-là le poëte écrivait à un ami : — « Il semble que je sois destiné à éprouver dans ma jeunesse tous les malheurs de la vieillesse ; mes amis tombent de toutes parts autour de moi, et je resterai arbre solitaire avant d'avoir été flétri. Les autres hommes peuvent se réfugier dans leurs familles ; moi je n'ai de ressource que dans mes réflexions, et elles ne m'offrent dans le présent et l'avenir d'autre perspective que la satisfaction égoïste de survivre à mes amis. Je suis bien malheureux. » — « Sans doute, » dit à propos de cette stance le professeur Clarke à l'auteur des *Loisirs littéraires*, « lord Byron n'a point ressenti les douleurs poignantes que semblent indiquer ces admirables allusions à ce qu'ont éprouvé des hommes plus avancés en âge. » — « Je crains qu'il ne les ait ressenties, ces peines, » répondit Mathias ; « sans quoi il n'eût jamais écrit un pareil poëme. »

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT TROISIÈME.

« Afin que cette application vous forçât à penser à autre chose ; il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le temps. »

Lettre du roi de Prusse à d'Alembert, 7 sept. 1776.

I.

Tes traits ressemblent-ils à ceux de ta mère, ma belle enfant ! Ada [1] ! fille unique de ma maison et de mon cœur ! La dernière fois que j'ai vu l'azur de tes jeunes yeux, ils m'ont souri, et alors nous nous sommes quittés, — non comme nous nous quittons maintenant, mais avec une espérance. —

. . . . . Je m'éveille en tressaillant; autour de moi les vagues se gonflent; au-dessus de ma tête les vents élèvent leurs voix; je pars; où je vais, je l'ignore; mais le

temps n'est plus où, à la vue des rives d'Albion fuyant devant moi, mes yeux étaient émus de douleur ou de joie [2].

II.

Une fois encore sur les flots! Oui, une fois encore! et les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut, vagues mugissantes! Que rapide soit votre course, peu importe le but! dût le mât près de rompre trembler comme un roseau, et la voile déchirée flotter à tous les vents, il faut que j'aille, que j'aille toujours; car je suis comme l'herbe marine jetée du haut d'un roc sur l'écume de l'Océan, pour voguer partout où l'entraînera le flot, partout où la poussera le souffle de la tempête

III.

Dans l'été de ma jeunesse, j'ai pris pour sujet de mes chants un exilé volontaire fuyant les ténèbres de son propre cœur. Je reprends cette histoire à peine commencée, et je l'emporte avec moi, comme le vent impétueux pousse devant lui le nuage; j'y retrouve la trace de mes longues pensées, de mes larmes taries dont le reflux a laissé sur son passage un sillon stérile que parcourent les années dans leur marche pesante, dernier désert de la vie, où ne croît aucune fleur.

IV.

Depuis mes jours de jeunesse et de passion, il est possible que mon cœur et ma harpe aient perdu une corde, soit pour la joie, soit pour la douleur. Il en résulte peut-être pour tous deux une dissonnance; peut-être essaierai-je en vain de chanter comme autrefois, et pourtant, quelque amer que me soit ce sujet, je m'y affectionne; — pourvu qu'il m'arrache au rêve fatigant de mes douleurs et de mes joies égoïstes, pourvu qu'il jette autour de moi l'oubli, je lui trouverai des charmes, dût-il n'en avoir que pour moi.

V.

Celui qui, dans ce monde de misères, a vieilli par ses actes et non par ses années, qui a pénétré les profondeurs de la vie, en sorte que rien ne peut l'étonner, dont le cœur est

à l'épreuve des blessures profondes, silencieuses, qu'inflige le poignard acéré de l'amour, de la douleur, de la gloire, de l'ambition, de la discorde; celui-là peut dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les antres solitaires, mais peuplés d'images aériennes, de ces formes que rien n'altère, et qui habitent, toujours jeunes, la retraite enchantée de l'âme.

VI.

C'est pour créer, et par là vivre d'une vie plus intense, que nous donnons une forme à nos pensées, nous appropriant en la donnant cette existence que nous inventons, comme je l'éprouve en ce moment. Que suis-je? Rien; mais il n'en est pas de même de toi, âme de ma pensée! Avec toi je parcours la terre, spectateur invisible; je m'unis à ton souffle, m'associe à ton origine, et retrouve en toi une sensibilité nouvelle après que la mienne s'est éteinte.

VII.

Mais je dois penser avec plus de calme. — Je me suis trop longtemps livré à mes sombres pensées, jusqu'à ce que j'ai senti bouillonner dans mon cerveau épuisé, comme dans un gouffre, un tourbillon de visions et de flammes; c'est ainsi que, n'ayant point appris dans ma jeunesse à calmer mon propre cœur, les sources de ma vie ont été empoisonnées. Il est trop tard! et pourtant je suis changé, quoiqu'il me reste encore assez de force pour supporter ce que le temps ne peut guérir, et pour me nourrir de fruits amers sans accuser le destin.

VIII.

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Tout cela est passé aujourd'hui : le charme a cessé, et le sceau du silence y est apposé. Harold, après sa longue absence, reparaît enfin; Harold dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, déchiré par des blessures qui ne tuent pas, mais ne se guérissent jamais. Cependant le temps, qui change tout, avait modifié son âme et ses traits en même temps que son âge [3]; les années diminuent le feu de l'âme, non moins que la vigueur

des membres, et la coupe enchantée de la vie ne mousse que sur les bords.

IX.

Il avait trop rapidement vidé la sienne, et au fond il avait trouvé une lie d'absinthe; il la remplit de nouveau en puisant à une source plus pure, sur un sol plus sain, et il la crut intarissable, mais en vain! Il continua à sentir une invisible chaîne s'appesantir sur lui; bien qu'on ne pût la voir, son contact n'en était pas moins douloureux; ses lourds anneaux ne résonnaient pas, mais son poids était pénible; c'était une souffrance sans bruit qui accompagnait partout Harold et devenait plus vive à chaque pas qu'il faisait.

X.

S'armant d'une froide réserve, il avait cru pouvoir sans danger renouer commerce avec les hommes; jugeant son caractère assez irrévocablement fixé, et comme défendu par un esprit invulnérable, s'il n'avait aucune joie à espérer, il croyait aussi n'avoir aucune douleur à redouter, et, ignoré au milieu de la foule, pouvoir y trouver un aliment à sa pensée, comme il en avait trouvé sur la terre étrangère dans les œuvres de Dieu et les merveilles de la nature.

XI.

Mais qui peut voir la rose épanouie et n'être pas tenté de la cueillir? Qui peut considérer d'un regard curieux le velouté et l'incarnat d'une belle joue et ne pas sentir que le cœur ne vieillit jamais? Qui peut contempler, sans essayer de le gravir, le mont escarpé au-dessus duquel brille, à travers les nuages, l'étoile de la gloire? Harold s'abandonna donc une fois encore au torrent, tourbillonnant avec lui, chassant le temps devant lui, mais avec un but plus noble qu'aux jours de sa belle jeunesse.

XII.

Mais il ne tarda pas à reconnaître que nul n'était moins propre que lui à se mêler au troupeau des hommes, avec lequel il n'avait presque rien de commun. Il n'avait point appris à soumettre ses pensées à celles des autres; sa jeune âme n'obéissait qu'à elle-même, et il ne pouvait consentir à

céder l'empire de son intelligence à des créatures contre lesquelles elle était en révolte. Fier dans son désespoir, il se sentait en lui-même assez de vie pour vivre seul et sans communion avec le reste des hommes.

XIII.

Où s'élevaient des montagnes, là étaient pour lui des amis; où mugissait l'Océan, là était sa patrie; où s'étend un ciel bleu, où luit un chaud soleil, là il aimait à errer; le désert, la forêt, la caverne, le flot écumeux formaient sa société. Leur langage était pour lui plus intelligible que sa langue maternelle, qu'il lui arrivait souvent d'oublier pour le livre de la Nature, lu à la clarté d'un beau soir, sur la surface d'un lac limpide.

XIV.

Comme les Chaldéens, il suivait dans les cieux la marche des étoiles, et les peuplait d'êtres aussi brillants que leurs rayons; alors la terre et ses intérêts discordants, et les fragilités humaines, étaient complétement oubliés; et s'il eût pu soutenir à cette hauteur le vol de sa pensée, il eût été heureux; mais notre argile étouffe cette étincelle d'immortalité, lui enviant les clartés vers lesquelles elle aspire comme pour briser le lien qui nous retient loin de ce ciel dont le sourire nous appelle.

XV.

Mais dans les habitations de l'homme, il était inquiet, fatigué, sombre, à charge à lui-même et aux autres, semblable au faucon dont on a coupé les ailes, et qui ne peut vivre qu'au vaste sein de l'air; alors ses accès sauvages le reprenaient; il essayait de les vaincre, mais, de même que l'oiseau prisonnier heurte sa poitrine et son bec contre les barreaux de sa cage jusqu'à ce que le sang souille son plumage, de même l'ardeur de son âme captive cherchait à se faire jour à travers sa poitrine oppressée.

XVI.

Harold, exilé volontaire, recommençait son pèlerinage sans un reste d'espérance, mais avec moins de tristesse. La certitude qu'il vivait en vain, que tout était fini pour lui de ce

côté de la tombe, avait donné à son désespoir je ne sais quel sourire qui, tout vague qu'il était, lui inspirait une espèce de gaieté qu'il s'abstenait de réprimer : ainsi, quand le navire est menacé du naufrage, les matelots cherchent dans l'ivresse le courage insensé de subir leur destin.

XVII.

Arrête ! — Tu foules la cendre d'un empire ! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre. Aucune statue colossale, aucune colonne triomphale ne décorent-elles ce lieu ? Aucune ! Mais la leçon morale n'en est que plus simple et plus vraie : Que cette terre demeure ce qu'elle fut. Comme cette pluie de sang a fait croître les moissons ! Est-ce donc là tout l'avantage que tu as valu au monde, ô le premier et le dernier des champs de bataille, ô victoire créatrice de rois ?

XVIII.

Et Harold est debout au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo ! Ainsi donc une heure suffit à la Fortune pour reprendre ce qu'elle a donné ; et la gloire, aussi inconstante qu'elle, passe de main en main ! Ici l'aigle prit dans les cieux son dernier et plus vigoureux essor ; mais, percé par la flèche des nations coalisées, il mordit la poussière, déchirant la plaine de ses serres sanglantes, et traînant encore après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde ! Ce jour-là une vie d'ambition vit anéantir le fruit de ses travaux.

XIX.

Juste châtiment ! la Gaule peut mordre son frein et écumer dans les fers ; mais la terre en est-elle plus libre ? Les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul* homme ? ou se sont-elles liguées pour apprendre aux rois où réside la véritable souveraineté ? Eh quoi ! verra-t-on revivre l'Esclavage, idole replâtrée d'un siècle de lumières. Nous qui avons terrassé le lion, courberons-nous la tête devant le loup, et baissant humblement le regard, fléchirons-nous devant les trônes un genou servile ? Non, non ; *prouvez* avant de louer !

XX.

Sinon, cessez de vous enorgueillir de la chute d'un despote ! En vain les joues de la beauté ont été sillonnées de larmes brûlantes ; en vain la fleur de l'Europe est tombée foulée aux pieds d'un conquérant ; en vain des années de mort, de dépopulation, d'esclavage et de crainte ont pesé sur nous ; en vain pour briser ce joug des millions d'hommes se sont levés dans un accord unanime : ce qui donne du prix à la gloire, c'est lorsque le myrte couronne un glaive, comme celui qu'Harmodius leva sur le tyran d'Athènes.

XXI.

Il était nuit, l'air résonnait du bruit d'une fête joyeuse ; l'élite de la beauté et de la chevalerie était réunie dans la capitale de la Belgique. L'éclat des bougies éclairait de belles femmes et des hommes vaillants ; mille cœurs palpitaient de bonheur et de joie ; et aux sons d'une musique voluptueuse, des yeux humides d'amour échangeaient de tendres regards, et tout était gai comme la cloche qui sonne un mariage ; mais silence ! écoutez ! Un bruit sinistre s'entend, pareil au glas des funérailles !

XXII.

L'avez-vous entendu ? — Non ; ce n'était que le souffle du vent, ou le bruit d'un char dans la rue sonore. Continuons la danse ! Que rien n'interrompe la joie ; point de sommeil jusqu'au matin, quand la Jeunesse et le Plaisir se réunissent pour accélérer la fuite des Heures. — Mais écoutez ! — Ce son redoutable se fait entendre encore ; on dirait que les nuages lui servent d'écho ; il semble s'approcher, et, de moment en moment, devient plus distinct et plus terrible ! Aux armes ! aux armes ! C'est — c'est — c'est la canonnade qui commence à mugir !

XXIII.

Dans une des embrasures de la vaste salle était assis le chef malheureux de Brunswick ; le premier il avait, au milieu de la fête, entendu ce son fatal, et il l'avait saisi avec l'ouïe prophétique de la Mort ; en vain autour de lui régnait un sourire d'incrédulité, son cœur avait trop bien reconnu

la voix du bronze redoutable qui avait étendu son père sur une bière sanglante[4], et allumé une vengeance qui ne pouvait s'éteindre que dans le sang. Il s'élança sur le champ de bataille, et tomba aux premiers rangs.

XXIV.

Et il y eut alors une étrange confusion, et des pleurs versés, et de tendres alarmes, et des joues toutes pâles qui tout à l'heure rougissaient à l'éloge de leur beauté, et des séparations soudaines qui arrachent aux jeunes cœurs tout ce qu'ils ont de vie, et des soupirs étouffants qui seront peut-être les derniers. Qui peut dire si ces yeux se reverront jamais, alors que sur une nuit si douce va se lever une si formidable aurore?

XXV.

On monte à cheval à la hâte; les escadrons se forment, l'artillerie fait rouler ses chars bruyants; tout se précipite, tout va prendre place sur le champ de bataille; le canon se fait entendre dans le lointain; dans la ville, le tambour d'alarme éveille le soldat avant qu'ait brillé l'étoile du matin, et cependant les citoyens s'assemblent, muets de terreur, et se disent tout bas, la pâleur sur les lèvres: « C'est l'ennemi! Il arrive! il arrive! »

XXVI.

L'air des Camérons fait retentir sa sauvage harmonie; c'est le chant de guerre de Lochiel qu'ont souvent entendu les collines d'Albyn, ainsi que les Saxons ses ennemis. Comme dans les ténèbres de la nuit les sons de ce Pibroch sont aigus et terribles! Mais le même souffle qui enfle la cornemuse, jette au cœur des montagnards une belliqueuse ardeur, leur rappelle la mémoire d'un passé glorieux, et fait résonner à leurs oreilles les exploits d'Évan et de Donald[5].

XXVII.

La forêt des Ardennes[6] les ombrage, en passant, de son vert feuillage, humide encore des larmes de la nuit; on dirait qu'elle pleure, si les objets inanimés sont capables de douleur, sur tant de braves qui ne reviendront pas. Hélas! ils seront foulés avant le soir, comme le gazon qui croît

maintenant sous leurs pieds, mais qui les couvrira de sa prochaine verdure alors que cette ardente masse de courage vivant qui, brûlante d'espoir, précipite ses flots vers l'ennemi, pourrira étendue sur sa couche glacée.

XXVIII.

Hier, le milieu du jour les vit pleins de force et d'ardeur; le soir les trouva orgueilleusement joyeux au milieu d'un cercle de beautés; minuit apporta à leurs oreilles le signal du combat. Aujourd'hui, l'aube les a vus se ranger en bataille, et midi, déployer leurs rangs magnifiques et terribles; un nuage tonnant les enveloppe, et chaque fois que les éclairs de la foudre le déchirent, l'argile de la plaine est jonchée d'une autre argile qu'elle recouvrira demain, entassant dans une fosse sanglante cavalier et coursier, ami et ennemi, mêlés et confondus.

XXIX.

Des harpes plus sonores que la mienne ont chanté leur gloire; pourtant il est un nom que je voudrais choisir dans cette foule de morts illustres, parce que c'est celui d'un guerrier dont j'ai à me reprocher d'avoir offensé le père; ensuite parce que les liens du sang m'unissaient à lui; et puis les noms glorieux consacrent noblement les chants du poëte. Celui-là brillait entre les plus braves; au fort de la tempête, alors que les boulets de la mort tombaient plus rapides et plus multipliés, ils n'atteignirent point de cœur plus noble que le tien, jeune et vaillant Howard!

XXX.

Pour toi des cœurs ont été brisés, des larmes ont coulé: que seraient les miennes, lors même que j'en aurais à t'offrir? Mais quand je fus sous l'arbre verdoyant qui, plein de vie, se balance sur le lieu où tu as cessé de vivre; quand je vis autour de moi la vaste campagne couverte de fruits et d'espérances de fertilité, et le Printemps, reprenant son œuvre de joie, rapporter sur ses ailes ses oiseaux exilés, je détournai les regards de tout ce qu'il ramenait vers ceux qu'il ne pouvait pas ramener.

XXXI.

Je les reportai vers toi et vers des milliers d'autres, dont la perte a laissé une lacune douloureuse dans des cœurs pour qui l'oubli serait un bienfait du ciel. La trompette de l'archange, et non celle de la gloire, réveillera seule ceux que pleure leur tendresse. Le doux bruit de la gloire peut charmer un moment la fièvre des vains regrets, mais ne saurait l'éteindre; et le nom ainsi honoré ne fait qu'acquérir à nos pleurs des droits plus sacrés et plus douloureux.

XXXII.

On pleure, mais on finit par mêler un sourire à ses larmes. L'arbre se flétrit longtemps avant que de tomber; le vaisseau dérive après avoir perdu ses mâts et ses voiles; la poutre s'affaisse et pourrit dans sa longue vieillesse; le mur en ruine s'élève encore debout à côté de ses créneaux écroulés; les barreaux survivent aux captifs qu'ils emprisonnaient; il fait encore jour malgré la nue orageuse qui cache le soleil : de même le cœur se brise, mais tout brisé qu'il est, il continue à vivre.

XXXIII.

Comme un miroir brisé qui se multiplie dans chacun de ses fragments, et reproduit mille et mille fois la même image, ainsi fait le cœur qui se souvient; existence pulvérisée, silencieuse, froide; point de sang dans les veines, des douleurs sans sommeil; on arrive enfin à la vieillesse sans aucun signe visible de souffrances, car ces choses ne se disent pas.

XXXIV.

Il y a de la vie dans notre désespoir, vitalité de poison, racine vivace qui nourrit les branches mortes; car ce ne serait rien que de mourir; mais la vie féconde la douleur et son fruit détesté, semblable à ces pommes des bords de la mer Morte, qui ne laissent que des cendres dans la bouche de celui qui les goûte [7]. Si l'homme supputait les années de son existence par ses jours de jouissances, en compterait-il soixante?

XXXV.

Le Psalmiste a fait le compte des années de l'homme. Elles sont suffisamment nombreuses; elles le sont même trop, si nous devons t'en croire, toi qui lui as même envié cette durée fugitive, ô fatal Waterloo! Ton nom est dans des milliers de bouches; nos enfants le répéteront et diront : « C'est ici que les nations réunies tirèrent le glaive! C'est dans cette journée que nos compatriotes combattirent! » Et de ce grand événement, c'est là tout ce qui survivra.

XXXVI.

Là tomba des hommes le plus grand, et non le pire, esprit formé de contrastes, s'appliquant avec une égale persévérance, un moment aux plus grandes conceptions, et l'instant d'après aux plus petits objets; extrême en toute chose! Si tu avais su te tenir dans une ligne plus égale, tu n'aurais jamais régné, ou tu régnerais encore; car l'audace fit ton élévation comme ta chute; et même en ce moment tu voudrais reprendre ton rôle impérial, et, Jupiter tonnant, ébranler de nouveau le monde.

XXXVII.

Vainqueur de la terre, te voilà son captif! Tu la fais trembler encore, et ton nom redouté ne fut jamais plus présent à la pensée du genre humain que maintenant que tu n'es rien, rien que le jouet de la Renommée. Elle fut autrefois ta vassale, te courtisa, flatta ton farouche génie, te fit un dieu à tes propres yeux ainsi qu'aux yeux des nations étonnées, qui, dans leur stupeur, te crurent longtemps ce que tu voulais être pour elles.

XXXVIII.

Oh! plus ou moins qu'un homme, — ou plus haut ou plus bas, livrant bataille aux nations, et désertant le champ du carnage; tantôt prenant la tête des rois pour marchepied, tantôt plus prompt à fléchir que le dernier de tes soldats, tu pouvais régner, abattre ou relever un empire, et tu ne pouvais pas gouverner la moindre de tes passions; habile à sonder l'esprit des autres, tu ne savais pas voir dans le tien, ni

réprimer ta convoitise de guerre, et tu ignorais que, lorsqu'on ose tenter le Destin, il abandonne la plus haute étoile.

XXXIX.

Et cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie naturelle et innée qui, fruit de la sagesse, de l'indifférence ou de l'orgueil, est une absinthe amère au cœur d'un ennemi. Quand la haine, accourant en foule, venait insulter à ta chute, toi, tu te pris à sourire; ton œil resta calme et serein. Enfant gâté de la Fortune, abandonné par ta mère, tu n'as pas courbé le front sous le poids du malheur.

XL.

Plus sage qu'aux jours de tes prospérités, car alors l'ambition te fit porter trop loin ton juste mépris des hommes et de leurs pensées; ce dédain, il était sage de l'avoir, mais il ne l'était pas de le porter sans cesse sur tes lèvres et sur ton front; il ne l'était pas d'humilier les instruments dont tu étais obligé de te servir, et qui se sont enfin tournés contre toi pour te renverser. Qu'on le perde ou qu'on le gagne, c'est un triste enjeu que ce monde; tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi la même destinée.

XLI.

Si, comme une tour bâtie au sommet d'un roc escarpé, tu avais été destiné à régner ou à tomber seul, ce mépris des hommes eût pu t'aider à résister au choc; mais les pensées des hommes servaient de degrés à ton trône; leur admiration était ton arme la plus puissante; ton rôle était celui du fils de Philippe, et, à moins d'abdiquer la pourpre, il ne t'appartenait pas de faire le Diogène et de railler l'humanité. Pour des cyniques couronnés, la terre est un tonneau trop vaste[8].

XLII.

Mais pour les âmes actives, le repos c'est l'enfer; et ce fut là ce qui causa ta perte. Il est un feu de l'âme qui ne peut se restreindre à ses étroites limites, mais aspire sans cesse à franchir le seuil de la modération : une fois allumé, il ne peut plus s'éteindre; il lui faut d'aventureuses destinées; il

ne se lasse que du repos; fièvre intérieure fatale à tous ceux qu'elle dévore.

XLIII.

C'est lui qui crée les insensés qui ont embrasé les hommes de leur folie contagieuse, conquérants et rois, fondateurs de sectes et de systèmes; il faut y ajouter les sophistes, les poëtes, les hommes d'état : êtres inquiets, ils font vibrer trop fortement les cordes secrètes de l'âme, et sont eux-mêmes les dupes de ceux qu'ils abusent. Le monde les envie : combien c'est à tort! quels aiguillons les transpercent! Le cœur de l'un d'eux, mis à nu, enseignerait le mépris de la gloire et de la puissance.

XLIV.

L'agitation est leur élément; leur vie est un orage qui les emporte pour les laisser retomber ensuite; et néanmoins, nourris dans ces luttes, ils s'y attachent tellement, que, s'il leur advient de survivre aux périls passés et de jouir d'un crépuscule tranquille, ils se sentent saisis d'ennui et de tristesse; et c'est ainsi qu'ils meurent : semblables à une flamme sans aliment, qui vacille et s'éteint, ou à un glaive oisif qui se corrode lui-même et se rouille sans gloire.

XLV.

Celui qui gravit la cime des montagnes reconnaît que ce sont les pics les plus élevés qu'enveloppent le plus la neige et les nuages. Celui qui s'élève au-dessus des autres hommes par le talent ou la puissance doit s'attendre à la haine de la foule qu'il domine. Bien loin *au-dessus* de lui brille le soleil de la Gloire; bien loin *au-dessous* s'étendent la terre et l'Océan; mais autour de lui sont des rochers de glace; des tempêtes déchaînées assiégent de toutes parts sa tête nue, et voilà la récompense des fatigues qui l'ont conduit si haut.

XLVI.

Loin de moi tout cela! le monde de la vraie Sagesse est dans ses propres créations, ou dans les tiennes, ô Nature, notre commune mère! Que peut-on comparer au tableau que tu étales sur les rives de ton Rhin majestueux? Là les yeux d'Harold se promènent sur des œuvres divines, assemblage

de toutes les beautés : ondes, vallées, fruits, feuillage, rochers, bois, moissons, montagnes, pampres, et castels solitaires qui semblent dire tristement adieu du haut de leurs créneaux grisâtres où la Ruine habite au sein de la verdure.

XLVII.

Ils sont là debout, comme un esprit altier miné par le malheur, mais qui dédaigne d'abaisser sa fierté devant la foule qu'il méprise; ils n'ont d'habitants que les vents qui circulent dans leurs crevasses, et les nuages forment seuls leur société sombre. Il fut un temps où ils étaient pleins de jeunesse et de fierté; des bannières flottaient sur leur tête; des batailles se livraient à leurs pieds; mais les combattants sont dans leur sanglant linceul; les bannières en lambeaux ne sont plus que poussière, et les créneaux vieillis ne soutiendront plus de siéges.

XLVIII.

Sous ces créneaux, dans l'enceinte de ces murailles, habitaient le Pouvoir et les Passions qui l'accompagnent; des chefs de brigands y tenaient leurs cours de guerriers, et faisaient tout courber devant leur audace, aussi fiers que des héros plus puissants et de plus longue date. Que manquait-il à ces bandits hors la loi, pour en faire des conquérants? des historiens gagés qui les eussent appelés grands, un théâtre plus vaste, des trophées sur leurs tombes. Ils étaient tout aussi braves et non moins ambitieux.

XLIX.

Dans leurs luttes féodales et leur étroits champs de batailles, que d'actes de prouesse sont restés dans l'oubli! L'amour, qui prêta ses armoiries à leurs écussons, et leur inspira maint emblème d'une tendre fierté, l'amour se faisait jour jusqu'à ces cœurs d'airain à travers leurs cottes de mailles; mais c'étaient des flammes farouches, sources de combats et de destruction; et plus d'une tour, ensanglantée pour quelque beauté fatale, a vu à ses pieds rougir les flots du Rhin.

L.

Mais toi, fleuve puissant et orgueilleux, tes vagues bénies fertilisent tout ce qu'elles arrosent, et tes rives brilleraient

d'une éternelle beauté si l'homme respectait ton ouvrage, et si tes belles promesses n'étaient pas moissonnées par la faux tranchante des batailles : c'est alors que ta vallée aux douces ondes offrirait sur la terre une image du ciel; et maintenant même encore, que manque-t-il à tes flots pour me paraître tels? — la vertu du Léthé.

LI.

Mille batailles ont assailli tes rives; mais l'oubli a couvert la moitié de leur gloire. Le carnage y a entassé des monceaux de cadavres sanglants : que sont devenus ces guerriers? Leurs tombeaux mêmes ont disparu. Le sang d'hier, la vague d'aujourd'hui l'a effacé, et il n'en est plus resté de trace, et dans ton onde limpide le soleil a réfléchi ses rayons d'or; mais quand tu réunirais tous tes flots, ils ne pourraient effacer de ma mémoire les rêves douloureux qui l'assombrissent.

LII.

Ainsi pensait Harold, et il continuait sa marche. Toutefois son âme ne restait point insensible au charme qui éveillait le chant matinal et joyeux des oiseaux dans ces vallons où l'exil lui-même eût semblé doux. Bien que les soucis austères eussent sillonné son front, et qu'une calme insensibilité y eût succédé à des sentiments d'une nature plus ardente, mais moins sévère, la joie n'était pas toujours bannie de ses traits; mais au milieu de tels tableaux, un rayon passager venait éclairer son visage.

LIII.

Toute affection n'était pas non plus éteinte dans son cœur, bien que ses passions brûlantes se fussent d'elles-mêmes consumées. C'est en vain que nous voudrions regarder froidement ceux qui nous sourient; le cœur dégoûté des amitiés terrestres n'en bat pas moins affectueusement sous une main amie : c'est ce qu'éprouvait Harold; car il y avait un cœur où vivait son souvenir, un cœur qui répondait au sien et sur lequel il pouvait s'appuyer avec confiance; et dans ses heures d'attendrissement, c'est là qu'il aimait à reporter sa pensée.